

FRANCES HODGSON BURNETT



JARDIN



SECRET



..... ILLUSTRÉ ET ANIMÉ PAR
..... MINALIMA
.....

Flammarion

LE
JARDIN
SECRET



LE
JARDIN
SECRET

FRANCES HODGSON BURNETT



TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

CAROLE GRATIAS

ILLUSTRATIONS DE

MINALIMA

Flammarion

LE
JARDIN
SECRET

Frances Hodgson Burnett

Titre original :
The Secret Garden

Illustrations copyright © 2018 MinaLima Ltd.
Published by arrangement with HarperDesign,
an imprint of HARPERCOLLINS PUBLISHERS.
All rights reserved.

Traduction française par Carole Gratias
© Flammarion pour la présente édition, 2024

Éditions Flammarion
82, rue Saint-Lazare - CS 10124 - 75009 Paris
ISBN : 9782080445278
N° d'édition : L.01EJEN002304 / 627167-0
Imprimé par Imago en Chine en juin 2024
Dépôt légal : octobre 2024







SOMMAIRE



I.	
Il ne reste plus personne	11
II.	
Mademoiselle Mary chagrin	21
III.	
À travers la lande	35
IV.	
Martha	45
V.	
Un cri dans le couloir	69
VI.	
« J'ai entendu quelqu'un pleurer, j'en suis sûre »	79
VII.	
La clef du jardin	89
VIII.	
Le rouge-gorge montre le chemin	99
IX.	
La plus étrange maison du monde	111

X.
Dickon 125

XI.
Le nid de la grive 141

XII.
« Pourrais-je avoir un peu de terre ? » 153

XIII.
Je m'appelle Colin 167

XIV.
Le petit maharadjah 185

XV.
Le temps des nids 201

XVI.
« Non, je n'irai pas », dit Mary 217

XVII.
Une crise d'hystérie 229

XVIII.
Y a point de temps à perdre 239

XIX.
« Le printemps est enfin là ! » 249

XX.
« Je vivrai pendant des siècles et des siècles » 265

XXI.
Ben Weatherstaff 277

XXII.
Avant le coucher du soleil 291

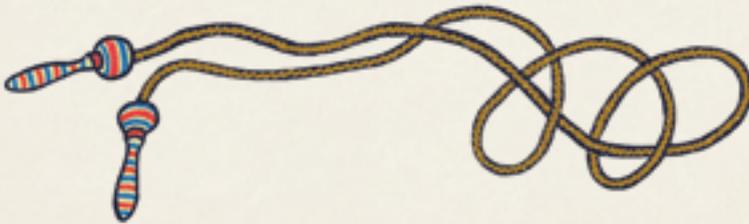
XXIII.
Magie 299

XXIV.
« Eh bien qu'ils s'amuse ! » 317

XXV.
Le rideau 333

XXVI.
« C'est ma mère » 345

XXVII.
Dans le jardin 359





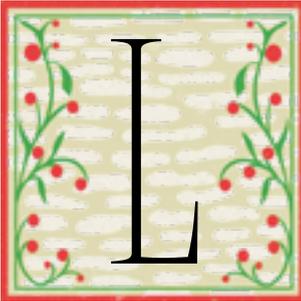
... CHAPITRE ...

I

IL NE RESTE PLUS PERSONNE



*Elle avait un petit visage étroit sur un petit corps
malingre, le cheveu rare et fin, et l'air revêché.*



orsque Mary Lennox fut envoyée au manoir de Misselthwaite pour vivre chez son oncle, tout le monde s'accordait à dire qu'on n'avait jamais vu d'enfant plus disgracieuse. Ce qui était la stricte vérité. Elle avait un petit visage étroit sur un petit corps malingre, le cheveu rare et fin, et l'air revêche. Ses cheveux étaient jaunes, et son teint l'était aussi, parce qu'elle était née aux Indes et qu'elle avait toujours, d'une façon ou d'une autre, été malade.

Son père travaillait là-bas dans l'administration britannique ; il était toujours très occupé et constamment souffrant, lui aussi. Quant à sa mère, femme d'une grande beauté, sa seule préoccupation consistait à sortir et à se distraire en bonne compagnie. Elle ne voulait pas d'enfant, et quand Mary était née, elle l'avait confiée aux bons soins d'une ayah, à qui elle avait bien fait comprendre que, pour plaire à la Memsahib, le mieux qu'elle pût faire était de garder l'enfant aussi éloignée de sa vue que possible. C'est ainsi que le vilain bébé souffreteux et maussade qu'elle avait été fut toujours tenu à l'écart, comme le fut ensuite la vilaine petite créature souffreteuse et maussade qu'elle était devenue. Elle n'avait d'autre souvenir familial que celui des visages basanés de son ayah et des autres domestiques indigènes, et comme ces derniers lui obéissaient en tout et lui laissaient faire ses quatre volontés - la Memsahib aurait été fâchée d'être dérangée par ses cris - Mary, à six ans, était la plus tyrannique et la plus égoïste des petites pestes de la création.

La jeune gouvernante anglaise qui vint lui apprendre à lire et à écrire, la prit tellement en grippe qu'elle abandonna son poste au bout de trois mois, et lorsque d'autres gouvernantes vinrent pour tenter de

remplacer la première, elles tinrent encore moins de temps qu'elle. Si Mary n'avait pas vraiment décidé, un beau jour, qu'elle avait envie de lire des livres, jamais elle n'aurait appris son alphabet.

Par un matin d'une chaleur effroyable – elle allait alors avoir neuf ans – Mary se réveilla d'une humeur massacranche, et cette humeur ne s'améliora pas lorsqu'elle constata que ce n'était pas son ayah qui attendait au pied de son lit.

— Que faites-vous là ? dit-elle à l'inconnue. Allez-vous-en. Et dites à mon ayah de venir.

La femme avait l'air très effrayé, mais elle parvint à balbutier que son ayah ne pouvait pas venir, et quand Mary, entrant dans une colère noire, se mit à la battre et à lui donner des coups de pied, la pauvre femme ne put que répéter, d'un air encore plus effrayé, qu'il était impossible à son ayah de venir chez Mademoiselle.

Il y avait du mystère dans l'air, ce matin-là. Rien ne se passait comme d'habitude. Plusieurs domestiques indigènes semblaient être absents, tandis que ceux que Mary croisait l'évitaient ou passaient en hâte, l'air épouvanté et la mine sombre. Mais personne ne lui adressa la parole, et son ayah ne vint pas. La matinée passa sans qu'on se souciât d'elle, et elle finit par sortir dans le jardin pour jouer seule sous un arbre, près de la véranda. Elle fit semblant de construire un parterre de fleurs et planta des hibiscus rouges dans de petits tas de terre. Plus le temps passait, et plus sa colère grandissait ; elle se marmonnait à elle-même les choses qu'elle allait dire à Saidie, et les insultes dont elle l'accablerait dès son retour.

— Cochonne ! Cochonne ! Fille de cochon ! disait-elle, car il n'y avait pire injure pour une indigène.

Grinçant des dents, elle ne cessait de répéter ces mots, lorsqu'elle entendit sa mère sortir sur la véranda en compagnie de quelqu'un. Elle



était avec un jeune homme blond et ils parlaient tout bas d'une voix étrange. Mary connaissait ce jeune homme qui avait l'air d'un gamin. Elle avait entendu dire que c'était un très jeune officier fraîchement arrivé d'Angleterre. L'enfant le regarda, mais c'était surtout sa mère qu'elle contemplait. Elle ne manquait pas une occasion de le faire, car la Memsahib - c'était ainsi que Mary l'appelait le plus fréquemment - était une personne extrêmement belle, grande et mince, et elle portait de si jolies toilettes. Elle avait des cheveux soyeux et bouclés, un petit nez délicat qui avait l'air dédaigneux, et de grands yeux rieurs. Ses robes étaient légères et mouvantes et Mary disait qu'elles étaient « couvertes de dentelles ». Jamais il n'y en avait eu tant que ce jour-là, mais ses yeux ne riaient pas le moins du monde. Grands ouverts, remplis de frayeur, ils étaient levés, implorants, vers le visage du jeune officier blond.

— C'est si grave ? Oh, vraiment ? l'entendit dire Mary.

— Terriblement grave, répondit le jeune homme d'une voix tremblante. Terriblement, madame Lennox. Il y a déjà deux semaines que vous auriez dû partir pour les collines.

La Memsahib se tordait les mains.

— Oh, je sais que j'aurais dû, s'écria-t-elle. Je ne suis restée que pour assister à cette soirée ridicule. Comme j'ai été stupide !

Juste à cet instant, un tel concert de lamentations leur parvint du quartier des domestiques que la Memsahib saisit le bras du jeune homme, et Mary se mit à trembler de la tête aux pieds. Les hurlements augmentaient de violence.

— Que se passe-t-il ? dit Mme Lennox d'une voix haletante. Que se passe-t-il ?

— Quelqu'un vient de mourir, répondit le jeune officier. Vous ne m'aviez pas dit que vos domestiques étaient atteints.



— Je l'ignorais ! s'écria la Memsahib. Venez, accompagnez-moi. Venez vite !

Et faisant demi-tour, elle se précipita dans la maison.

Après cela, il se produisit des choses épouvantables, et tous les mystères de la matinée s'expliquèrent. Une épidémie de choléra s'était déclarée sous sa forme la plus mortelle, et les gens mouraient comme des mouches. L'ayah avait été atteinte durant la nuit, et c'était parce qu'elle venait de mourir que les autres domestiques s'étaient mis à hurler dans leurs cabanes. Trois d'entre eux succombèrent le jour même, et d'autres s'enfuirent, terrorisés. Partout, c'était la panique, et dans toutes les maisons à l'entour, les gens mouraient.

Le deuxième jour, fuyant le désordre et la grande confusion qui régnaient, Mary se réfugia dans la nursery où elle fut oubliée de tous. Personne n'eut une pensée pour elle, personne ne la demanda, et d'étranges événements se déroulèrent dont elle ignora tout. Mary passa son temps à pleurer et à dormir. Elle ne savait qu'une chose : les gens étaient malades, et elle entendait des bruits mystérieux qui l'effrayaient. À un moment, elle se glissa dans la salle à manger. La pièce était déserte, bien que la table fût encore couverte d'assiettes et de plats à moitié pleins, comme si les convives, repoussant leur chaise, étaient partis précipitamment, pour une raison inconnue. La fillette mangea quelques fruits et des biscuits, puis, assoiffée, elle but un verre de vin qui était presque plein. C'était doux, mais c'était fort, ce que Mary ignorait. Très vite, elle eut terriblement sommeil et elle regagna la nursery où elle s'enferma, effrayée par les cris venant des huttes et par tous les bruits de pas précipités. Le vin l'avait tellement étourdie qu'elle avait du mal à garder les yeux ouverts et elle s'allongea sur son lit, ignorant pendant un long moment tout ce qui se passait autour d'elle.



Il se produisit de nombreux événements pendant les heures où elle dormait si profondément, mais elle ne fut pas troublée par les gémissements et le bruit des objets que l'on sortait ou que l'on apportait dans la maison.

À son réveil, elle resta allongée sur son lit à fixer le mur. La maison était parfaitement silencieuse. Jamais elle n'avait connu un tel calme. Pas une voix, pas un bruit de pas. Mary se demanda si tout le monde avait été guéri du choléra et si tous les ennuis étaient enfin terminés. Elle se demanda également qui allait s'occuper d'elle maintenant que son ayah était morte. Elle allait avoir une nouvelle ayah qui connaîtrait peut-être de nouvelles histoires. Mary commençait à se lasser des anciennes. La mort de sa nounou ne lui fit pas verser une larme. Ce n'était pas une enfant sensible et elle ne s'était jamais attachée à personne. Pendant l'épidémie, elle avait eu peur des bruits, de la précipitation et des cris, et elle avait été vexée de constater que personne ne semblait se rappeler son existence. Tout le monde était bien trop effrayé pour se soucier d'une petite fille que nul n'aimait. Quand les gens ont le choléra, on dirait qu'ils ne pensent qu'à eux. Alors si tout le monde était guéri, quelqu'un allait sûrement se souvenir d'elle et venir la chercher.

Mais personne ne vint, et tandis qu'elle restait allongée sur son lit, la maison semblait de plus en plus silencieuse. Elle perçut un frémissement sur le tapis, et se penchant, elle vit un petit serpent qui avançait en se tortillant, tout en la fixant de ses yeux brillants comme des diamants. Elle n'eut pas peur, car c'était une petite bête inoffensive qui ne risquait pas de la piquer. Il avait l'air pressé de quitter sa chambre, et sous son regard, il se faufila sous la porte et s'enfuit.





... MARY SE RÉFUGIA
DANS LA NURSERY
OÙ ELLE FUT OUBLIÉE DE TOUS...

« Comme c'est étrange ! Et quel calme ! se dit-elle. On dirait qu'il n'y a plus que moi et ce petit serpent dans la maison. »

Mais, à la minute même, elle entendit des bruits de pas dans la cour, puis sur la véranda. C'étaient les pas d'hommes qui pénétraient dans la maison en parlant à voix basse. Personne ne vint à leur rencontre, ni ne leur adressa la parole, alors qu'apparemment, ils étaient en train d'ouvrir les portes pour jeter un regard dans chaque pièce.

— Quelle désolation ! entendit-elle dire. Une femme si jolie ! Je suppose que l'enfant aussi... J'ai entendu dire qu'elle avait un enfant, mais personne ne l'a jamais vu.

Mary était debout au milieu de la nursery lorsqu'ils ouvrirent la porte quelques minutes plus tard. Elle avait l'air d'une vilaine petite chose, la mine renfrognée et furieuse car elle avait faim et se sentait affreusement négligée. L'homme qui entra le premier était un officier corpulent qu'elle connaissait pour l'avoir vu parler avec son père. Il paraissait las et soucieux. Mais lorsqu'il la vit, il fut si étonné qu'il fit presque un bond en arrière.

— Barney, s'écria-t-il. Il y a une enfant, ici ! Une fillette, seule. Dans un endroit pareil ! Grand Dieu, mais qui est-ce ?

— Je suis Mary Lennox, répondit la petite fille, se redressant avec raideur.

Elle pensa que c'était un bien grossier personnage d'oser appeler la maison de son père « un endroit pareil ».

— Je me suis endormie quand tout le monde a eu le choléra et je viens seulement de me réveiller. Pourquoi n'y a-t-il personne ?

— C'est l'enfant qu'on n'a jamais vue ! s'exclama l'homme en se tournant vers ses compagnons. Elle a effectivement été oubliée.

— Pourquoi donc ai-je été oubliée ? fit Mary en tapant du pied. Pourquoi n'y a-t-il personne ?



Le jeune homme qui s'appelait Barney la fixa d'un œil triste. Mary crut même le voir cligner des yeux comme s'il cherchait à en chasser des larmes.

— Pauvre petite fille, dit-il. Il ne reste plus personne.

Et ce fut de cette façon étrange et brutale que Mary apprit qu'elle n'avait plus ni père ni mère, que ses parents étaient morts et qu'on les avait emmenés pendant la nuit et que les quelques domestiques qui n'avaient pas succombé avaient fui la maison le plus vite possible - aucun d'eux ne se souvenant qu'il restait une petite demoiselle. C'était pour cette raison que la maison était si calme. Elle ne s'était donc pas trompée : il ne restait plus qu'elle dans la maison, elle et le petit serpent frémissant.





Mademoiselle Mary Chagrin

... CHAPITRE ...

II

MADemoiselle
MARY CHAGRIN



*« Va-t'en, s'écria Mary.
Je n'aime pas les garçons. Va-t'en ! »*



Si Mary avait bien aimé contempler sa mère de loin et l'avait trouvée jolie, il ne fallait pas s'attendre, étant donné qu'elle la connaissait fort peu, à ce qu'elle l'aimât ou souffrît de sa disparition. En fait, sa mère ne lui manqua pas le moins du monde et en petite fille foncièrement égoïste, Mary ne pensa qu'à elle-même, comme elle l'avait toujours fait. Si elle avait été plus âgée, elle aurait sans aucun doute été fort inquiète de rester seule au monde. Mais elle était très jeune, et comme on s'était toujours occupé d'elle, elle se dit que tout allait continuer ainsi. Elle aurait bien aimé savoir si on allait l'envoyer chez des gens qui seraient gentils avec elle et la traiteraient avec égard, lui laissant faire ses quatre volontés, comme son ayah et les autres domestiques en avaient eu l'habitude.

Elle savait qu'elle n'allait pas rester chez ce pasteur anglais chez qui on l'avait d'abord emmenée. Elle n'en avait pas du tout envie. Le pasteur était pauvre et avait cinq enfants, presque tous du même âge, qui portaient des vêtements élimés et ne cessaient de se chamailler et de se disputer leurs jouets. Mary ne pouvait supporter le désordre de leur maison et elle sut se montrer si désagréable qu'après un jour ou deux, aucun d'eux ne voulut plus jouer avec elle. Le deuxième jour, ils lui donnèrent un surnom qui la mit en rage.

Ce fut Basil qui y songea le premier. C'était un petit garçon aux yeux bleus insolents, au nez retroussé, et Mary le détestait. Elle jouait seule sous un arbre, comme le jour où le choléra s'était déclaré, amassant de petits tas de terre et dessinant des allées pour faire un



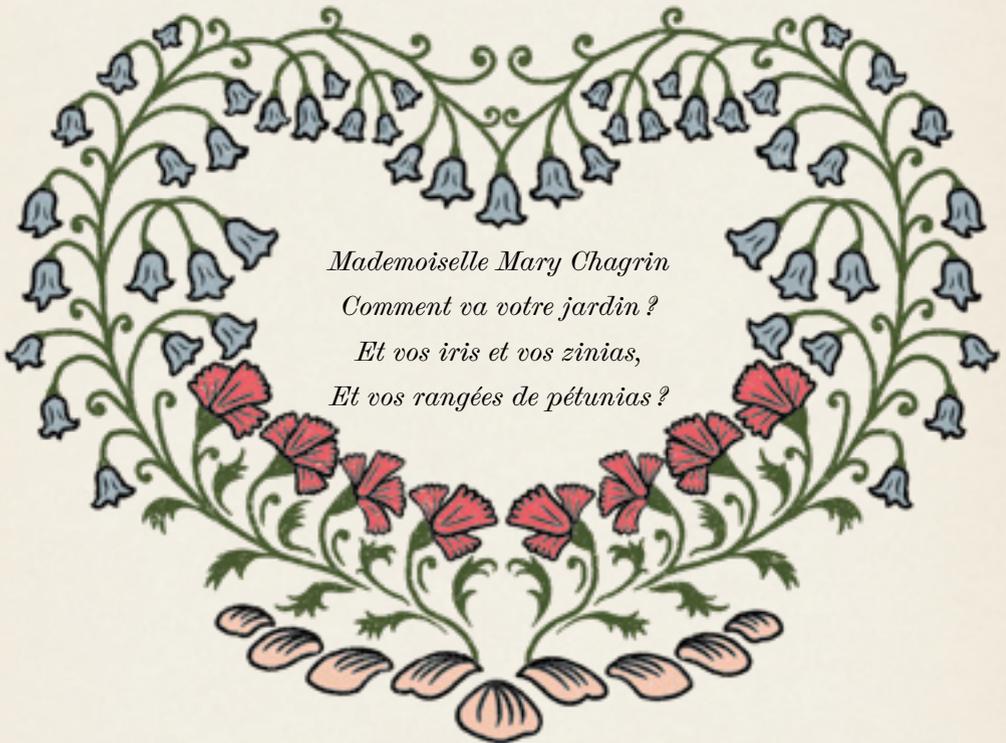
jardin, lorsque Basil s'approcha d'elle et se mit à la regarder. Au bout d'un moment, il commença à s'intéresser à son jeu et, tout à coup, émit une suggestion.

— Pourquoi ne mets-tu pas un tas de pierre, ici, pour faire comme une rocaille ? dit-il. Là, juste au milieu.

Et il se pencha pour lui montrer l'endroit.

— Va-t'en, s'écria Mary. Je n'aime pas les garçons. Va-t'en !

L'espace d'un instant, Basil eut l'air furieux, puis il se mit à la taquiner. Il passait d'ailleurs son temps à taquiner ses sœurs. Tout en tournant autour d'elle, il faisait des grimaces et riait et chantait :



Et il reprit ce refrain jusqu'à ce que les autres enfants l'entendent et se mettent à rire à leur tour. Et plus Mary était en colère, plus ils chantaient fort « Mademoiselle Mary Chagrin ». À la suite de cet incident, tout le temps qu'elle resta chez eux, ils l'appelèrent entre eux « Mademoiselle Mary Chagrin », s'adressant même souvent à elle de cette façon.

— À la fin de la semaine, on va te renvoyer chez toi, dans ton pays, lui dit Basil. Et on est bien content.

— Moi aussi, répondit Mary. Où est-ce, mon pays ?

— Elle ne sait même pas où est son pays ! fit Basil avec tout le mépris de ses sept ans. L'Angleterre, voyons. Notre grand-mère habite là-bas, et depuis l'année dernière, notre sœur Mabel vit avec elle. Toi, tu ne vas pas chez ta grand-mère. D'abord, tu n'en as pas. Tu vas aller chez ton oncle, M. Archibald Craven.

— Je ne sais rien de lui ; dit-elle sèchement.

— Je m'en doute bien, rétorqua Basil. Tu ne sais rien. Les filles ne savent jamais rien. J'ai entendu papa et maman parler de lui. Il habite à la campagne, dans une grande maison, énorme, très vieille et très triste, et personne ne met jamais les pieds chez lui. Il est tellement méchant qu'il ne veut voir personne, et même s'il le voulait, les gens ne viendraient pas. C'est un bossu, et il est affreux.

— Je ne te crois pas, lui dit Mary.

Et se bouchant les oreilles, elle lui tourna le dos pour ne pas en entendre davantage.

Mais cela lui donna à réfléchir, et lorsque Mme Crawford lui annonça ce soir-là que, dans quelques jours, elle allait prendre le bateau pour aller en Angleterre, où elle vivrait chez son oncle, M. Archibald Craven, qui habitait le manoir de Misselthwaite, Mary accueillit la nouvelle avec un tel air d'indifférence et avec



un tel manque d'intérêt que les Crawford ne surent que penser d'elle. Voulant faire preuve de gentillesse, Mme Crawford essaya de l'embrasser, mais Mary détourna le visage, et lorsque M. Crawford lui tapota l'épaule, elle se raidit.

— C'est une enfant vraiment ingrate, dit plus tard Mme Crawford qui avait pitié d'elle. Et pourtant sa mère était une femme si ravissante. Elle avait des façons absolument charmantes alors que Mary est la fillette la plus rebutante que j'aie jamais vue. Les enfants l'appellent « Mademoiselle Mary Chagrin », et bien que ce ne soit pas très gentil de leur part, on ne peut s'empêcher de les comprendre. Si sa mère, avec son joli minois et ses belles manières, s'était un peu plus souvent occupée d'elle, Mary serait peut-être aujourd'hui plus facile à vivre. Il est bien triste de penser, maintenant que la pauvre femme est morte, que la plupart des gens ignoraient même jusqu'à l'existence de son enfant.

Mme Crawford soupira.

— Je crois qu'elle s'en désintéressait totalement. Quand son ayah est morte, personne n'a eu une pensée pour la pauvre petite. Dire que les domestiques se sont tous enfuis en laissant Mary toute seule



dans la maison vide ! Le colonel McCrew m'a avoué qu'il avait senti ses cheveux se dresser sur sa tête lorsqu'en ouvrant la porte, il l'avait découverte seule, debout au milieu de la pièce.

Pour accomplir le long voyage qui devait la mener en Angleterre, Mary fut confiée aux bons soins d'une femme d'officier qui allait mettre ses enfants en pension. Cette dame avait déjà fort à faire avec ses propres enfants et ce fut avec soulagement qu'une fois à Londres, elle remit la fillette entre les mains de la personne que M. Archibald Craven avait envoyée à sa rencontre. Il s'agissait de Mme Medlock, la gouvernante du manoir de Misselthwaite. C'était une forte femme, aux joues bien rouges et aux yeux noirs et perçants. Elle portait une robe rouge vif, un manteau de soie noire garni de franges de jais, et un chapeau noir surmonté de fleurs de velours rouge qui se dressaient en tremblant au moindre de ses mouvements. Mary ne le trouva pas du tout à son goût. Mais comme il était rare que quelqu'un lui plût, cela n'avait rien d'étonnant. De toute évidence, Mme Medlock, pour sa part, ne pensait guère mieux d'elle.

— Ma parole, mais c'est un véritable laideron ! fit-elle. Et on dit que sa mère était une vraie beauté. Elle ne lui en a pas légué grand-chose, vous ne trouvez pas, madame ?

— Elle s'arrangera peut-être en grandissant, dit gentiment la femme de l'officier. Si elle n'avait pas ce teint jaune et cet air aussi revêche... Ses traits sont plutôt fins. Les enfants changent tellement.

— Il faudrait qu'elle change beaucoup, répondit Mme Medlock. Et le manoir de Misselthwaite n'est pas l'endroit idéal pour cela, si vous voulez mon avis.

Elles ne se doutaient pas que Mary les écoutait, car elle se tenait un peu à l'écart, près de la fenêtre de l'hôtel où elles s'étaient rendues. Elle regardait passer les autobus, les fiacres et les gens dans la rue,



mais elle entendait fort bien, ce qui ne faisait qu'accroître sa curiosité au sujet de son oncle et du lieu où il vivait. De quoi M. Craven pouvait-il avoir l'air et quel sorte d'endroit était le manoir ? Qu'était-ce qu'un bossu ? Elle n'en avait jamais vu. Peut-être n'y en avait-il pas aux Indes ?

Depuis qu'elle avait commencé à vivre chez des étrangers et sans ayah, Mary se sentait souvent seule et s'était mise à songer à de drôles de choses qui lui étaient inconnues jusqu'alors. Elle s'était d'abord demandé pourquoi elle n'avait jamais eu le sentiment d'appartenir à qui que ce soit, même lorsque ses parents étaient encore en vie. Les autres enfants avaient l'air d'appartenir à leurs parents, mais on aurait dit qu'elle n'avait jamais été la petite fille de personne. Elle avait eu des domestiques, avait été nourrie et bien vêtue, mais personne ne s'était soucié d'elle. Elle ignorait que c'était à cause de son mauvais caractère, mais, en fait, elle ne savait même pas qu'elle avait mauvais caractère. Elle trouvait souvent les gens désagréables, mais elle ne se doutait pas qu'elle l'était elle-même.

À son avis, Mme Medlock était la personne la plus déplaisante qu'elle eût jamais vue, avec son visage commun, haut en couleur, et son petit chapeau ordinaire. Le lendemain, quand elles se mirent en route pour le Yorkshire, Mary traversa la gare la tête haute, essayant de se tenir aussi loin d'elle que possible, car elle ne voulait pas avoir l'air de voyager en sa compagnie. Elle aurait été furieuse à l'idée que l'on puisse supposer un seul instant qu'elle était la petite-fille de Mme Medlock.

Mais Mme Medlock ne se souciait guère de Mary et de ce qu'elle pensait. Ce n'était pas le genre de femme à s'en laisser conter par une enfant. Du moins, c'est ce qu'elle aurait dit si on lui avait posé la question. Ce n'était pas par plaisir qu'elle était venue à Londres, juste



au moment du mariage de la fille de sa sœur Maria, mais elle avait, en tant que gouvernante au manoir, une bonne situation bien rémunérée. La seule façon de conserver sa place était de faire exactement ce que M. Craven lui demandait, et jamais elle ne se permettait de poser la moindre question.

— Le capitaine Lennox et sa femme sont morts du choléra, lui avait-il dit de sa voix froide et coupante. Le capitaine était le frère de ma femme, et je suis le tuteur de leur fille. L'enfant va venir ici. Vous voudrez bien aller à Londres et la ramener.

Elle avait alors bouclé sa valise et fait le voyage.

Mary était assise dans un coin du compartiment, l'air chagrin et maussade. N'ayant rien à lire ni à regarder, elle gardait ses mains gantées de noir posées sur ses genoux. Le noir de sa robe faisait encore ressortir davantage son teint jaune, et son chapeau de crêpe noir laissait échapper quelques mèches de ses pauvres cheveux flasse.

« Jamais de ma vie je n'ai vu une fillette aussi grinchue », se dit Mme Medlock. (Grinchue était une de ses expressions favorites, signifiant revêche et maussade.)

Elle n'avait jamais vu une enfant rester assise aussi immobile, sans rien faire. Et se lassant en fin de compte de ce spectacle, elle se mit à parler d'une voix forte et brusque.

— Je suppose que je ferais aussi bien de vous parler de l'endroit où vous allez, dit-elle. Connaissez-vous votre oncle ?

— Non, fit Mary.

— Vous n'avez jamais entendu vos parents parler de lui ?

— Non, répondit Mary, l'air irrité.

Et elle se renfroigna, se rappelant que son père et sa mère ne lui avaient jamais parlé de quoi que ce soit en particulier. En fait, ils ne lui avaient jamais rien dit.





ELLE AVAIT ALORS BOUCLÉ SA VALISE
ET FAIT LE VOYAGE...

— Hum, marmonna Mme Medlock, fixant son petit visage étrange et rébarbatif.

Elle se tut pendant quelques instants, puis reprit son bavardage.

— Je pense qu'il vaut mieux que je vous en parle - pour vous prévenir. Vous allez dans un drôle d'endroit.

Mary ne dit pas un mot, et Mme Medlock eut l'air plutôt surpris de son apparente indifférence, mais reprenant sa respiration, elle poursuivit.

— C'est vrai, c'est une grande maison imposante, mais elle est sinistre - et M. Craven en est fier, à sa façon - ce qui n'arrange rien. La maison a six cents ans. Elle est située juste au bord de la lande, et il y a à peu près une centaine de pièces, dont la plupart sont fermées, et à clé. Il y a des tableaux, de beaux meubles anciens et des choses qui sont là depuis une éternité, et puis, il y a un grand parc tout autour, et des jardins, et des arbres dont les branches touchent terre - enfin, certains.

Faisant une pause, elle reprit son souffle.

— Mais il n'y a rien d'autre, conclut-elle brutalement.

Malgré elle, Mary s'était prise à écouter. Tout cela était tellement différent de ce qu'elle avait connu aux Indes et avait pour elle l'attrait de la nouveauté. Mais elle ne voulait surtout pas avoir l'air intéressé. C'était un des côtés déplaisants de son mauvais caractère. Aussi garda-t-elle le silence.

— Eh bien, fit Mme Medlock. Qu'en pensez-vous ?

— Rien, répondit Mary. Je n'ai jamais vu d'endroit semblable.

Mme Medlock eut un petit rire.

— Ça, alors ! dit-elle. Mais vous parlez comme une vieille femme. Cela vous est égal ?

— Cela ne change rien, expliqua Mary, que ce me soit égal ou non.



— Pour ça, vous n'avez pas tort, répondit Mme Medlock. Cela ne change rien. J'ignore pour quelle raison on va vous garder à Misselthwaite. Pour M. Craven, c'est sans doute la solution la plus pratique. Mais ce n'est pas lui qui se fera du souci pour vous, c'est sûr et certain. Il ne s'en fait jamais pour personne.

Elle s'interrompit brusquement, comme si elle venait juste à temps de se rappeler quelque chose.

— Il est bossu, ajouta-t-elle. Cela l'a aigri. Jeune homme, il était déjà amer, ne profitant pas de son argent, ni de sa grande demeure, jusqu'à son mariage.

Malgré son désir de ne pas avoir l'air d'écouter, Mary se tourna vers Mme Medlock. Elle n'avait pas pensé que le bossu pût être marié, et elle fut quelque peu surprise. Mme Medlock s'en rendit compte et comme elle était bavarde, elle poursuivit de plus belle. C'était une façon comme une autre de passer le temps.

— C'était un adorable petit bout de femme, et pour elle, il aurait décroché la lune. Personne ne pensait qu'elle se marierait avec lui, mais c'est pourtant ce qu'elle a fait, et les gens ont dit qu'elle l'avait épousé pour son argent. Mais ce n'est pas vrai, ah ça non, ce n'est pas vrai, je peux vous l'assurer. Quand elle est morte -

Mary eut un léger sursaut involontaire.

— Oh, elle est morte ? laissa-t-elle échapper sans le vouloir.

Cela lui rappelait un conte de fées qu'elle avait lu un jour. C'était l'histoire d'un pauvre bossu, qui s'appelait Riquet à la Houppe, et d'une merveilleuse princesse ; et brusquement, elle en éprouva de la peine pour M. Craven.

— Oui, elle est morte, répondit Mme Medlock, et il est devenu plus bizarre que jamais. Il ne s'intéresse à personne et veut rester seul. La plupart du temps, il est en voyage, et quand il est au manoir,



il s'enferme dans l'aile ouest et refuse de voir qui que ce soit, excepté Pitcher. Pitcher est un vieux bonhomme qui s'est occupé de lui quand il était enfant, et il sait comment le prendre.

Cela ressemblait à une histoire comme on en trouve dans les livres et Mary ne se sentait guère rassurée. Une maison avec une centaine de pièces, fermées pour la plupart, et qui plus est à clé – une demeure au bord de la lande – et qu'est-ce que cela pouvait bien être qu'une lande ? Tout cela n'avait rien de réjouissant. Avec, en plus, un homme au dos tout tordu qui restait tout le temps enfermé ! Les lèvres pincées, elle regardait fixement par la fenêtre et il lui sembla tout naturel que la pluie se soit mise à tomber en longues traînées grises le long des vitres du compartiment. Si la jolie Mme Craven avait encore été en vie, les choses auraient sans doute été plus agréables. Elle aurait pu en quelque sorte lui rappeler sa mère, allant et venant et sortant, comme elle, pour se rendre à des soirées, vêtue de robes « couvertes de dentelles ». Mais elle n'était plus de ce monde.

— Ne vous attendez pas à le voir ; vous ne le verrez sans doute pas, j'en mettrais ma main au feu, dit Mme Medlock. Et ne vous attendez pas non plus à trouver quelqu'un d'autre pour vous faire la conversation. Il ne faudra compter que sur vous, même pour jouer. On vous montrera les pièces où vous pourrez aller et celles qui vous seront interdites. Il y a bien assez de jardins. Mais si vous restez à l'intérieur, n'allez pas fouiller et fureter dans tous les coins. M. Craven ne le tolérera pas.

— Je n'en ai pas l'intention, fit la petite Mary d'un ton aigre.

Et aussi vite qu'elle avait éprouvé de la pitié pour M. Craven, elle cessa de le plaindre et se prit à le trouver suffisamment déplaisant pour mériter tout ce qui lui était arrivé.

Tournant alors le visage vers les vitres ruisselantes du



compartiment, elle se mit à contempler les flots de pluie grise qui semblaient ne pas vouloir cesser. Elle les regarda pendant si longtemps et avec tant d'intensité que toute cette grisaille finit par peser de plus en plus lourd sur ses paupières et qu'elle s'endormit.





... CHAPITRE ...

III

À TRAVERS
LA LANDE



*« On peut dire que vous avez dormi !
s'exclama-t-elle. Il est temps d'ouvrir les yeux. »*



Mary dormit longtemps. Quand elle se réveilla, Mme Medlock avait acheté un panier-repas dans une gare, et elles prirent du poulet et du rosbif froid avec du pain beurré et du thé chaud. La pluie semblait tomber plus drue que jamais. Le contrôleur alluma les lampes dans le wagon ; Mme Medlock se sentit toute ragaillardie par le poulet et le rosbif accompagné de thé. Elle mangea copieusement avant de s'endormir, et Mary resta assise dans son coin à la regarder, contemplant son chapeau qui glissait sur le côté, jusqu'au moment où elle aussi se rendormit, bercée par le bruit de la pluie contre les vitres. Il faisait nuit noire lorsqu'elle se réveilla pour la seconde fois. Le train était arrêté dans une gare et Mme Medlock la secouait.

— On peut dire que vous avez dormi ! s'exclama-t-elle. Il est temps d'ouvrir les yeux. Nous sommes à Thwaite et il nous reste un bon bout de chemin à faire.

Mary se leva, essayant de garder les yeux ouverts, tandis que Mme Medlock s'occupait de ses bagages. La petite fille ne lui proposa pas de l'aider, car, aux Indes, il y avait toujours des domestiques pour porter les paquets et il lui paraissait tout naturel de la laisser faire.

C'était une petite gare et elles furent apparemment les seules à y descendre. Le chef de gare s'adressa à Mme Medlock d'une bonne grosse voix, prononçant les mots d'une étrange façon. Mary apprit plus tard que c'était l'accent du Yorkshire.

— J'vois que vous êtes de r'tour, dit-il, et vous avez ram'né la p'tite demoiselle avec vous.

— Oui, là v'là, répondit Mme Medlock, adoptant elle aussi la même façon de parler.



Et d'un signe de tête par-dessus son épaule, elle montra Mary.

— Comment va vot'femme ? ajouta-t-elle.

— Pas trop mal. La voiture vous attend dehors.

Devant la petite gare, il y avait un coupé au bord du trottoir. Mary constata que c'était une jolie voiture à chevaux et il y avait un valet de pied avec une livrée qui l'aida à y monter. Son grand manteau imperméable était luisant et tout dégoulinant de pluie, comme tout à l'entour, y compris le chef de gare.

Il ferma la porte et chargea les bagages avec l'aide du cocher. Puis ils se mirent en route. La petite fille était confortablement installée dans un coin de la voiture, sur la banquette capitonnée, mais elle n'avait plus aucune envie de dormir. Elle regardait par la fenêtre, cherchant avidement à voir la route qu'ils empruntaient pour se rendre en ce lieu étrange dont Mme Medlock lui avait parlé. Mary n'était pas du tout une enfant craintive, et elle n'avait pas véritablement peur, mais elle avait le sentiment qu'on ne pouvait pas savoir exactement à quoi s'attendre en allant dans une maison d'une centaine de pièces, presque toutes fermées - une maison se trouvant située, de plus, au bord de la lande.

— Qu'est-ce que c'est qu'une lande ? demanda-t-elle tout à coup à Mme Medlock.

— Regardez par la fenêtre dans environ dix minutes, et vous serez fixée, lui répondit la femme. Nous allons traverser la lande de Missel pendant cinq miles avant d'arriver au manoir. Vous ne verrez pas grand-chose, car il fait nuit noire, mais vous pourrez vous faire une petite idée.

Mary ne posa plus de questions et, assise dans son coin, elle attendit dans l'obscurité. Son regard ne quittait pas la fenêtre. Les lanternes de la voiture éclairaient un bout de chemin devant eux, ce qui permettait à Mary d'entrevoir brièvement des détails de la route qu'ils suivaient. Après avoir quitté la gare, ils avaient traversé un petit village et elle avait

Mary était parvenue à pénétrer dans le jardin merveilleux par la porte cachée sous la lierre. Elle avait l'impression d'avoir trouvé un univers qui n'appartenait qu'à elle.



Devenue orpheline, Mary Lennox quitte l'Inde pour vivre chez son oncle en Angleterre, dans un manoir isolé. La jeune fille solitaire à l'air revêché se transforme lorsqu'elle pousse la porte d'un magnifique jardin abandonné...

Découvrez un grand classique de la littérature anglaise dans cette superbe édition intégrale. Les illustrations et animations originales, créées par le célèbre studio MinaLima, fascineront les lecteurs de tous âges.



9 782080 445278

Flammarion

www.flammarion-jeunesse.fr

ISBN : 978-2-0804-4527-8

MINALIMA

CLASSICS